

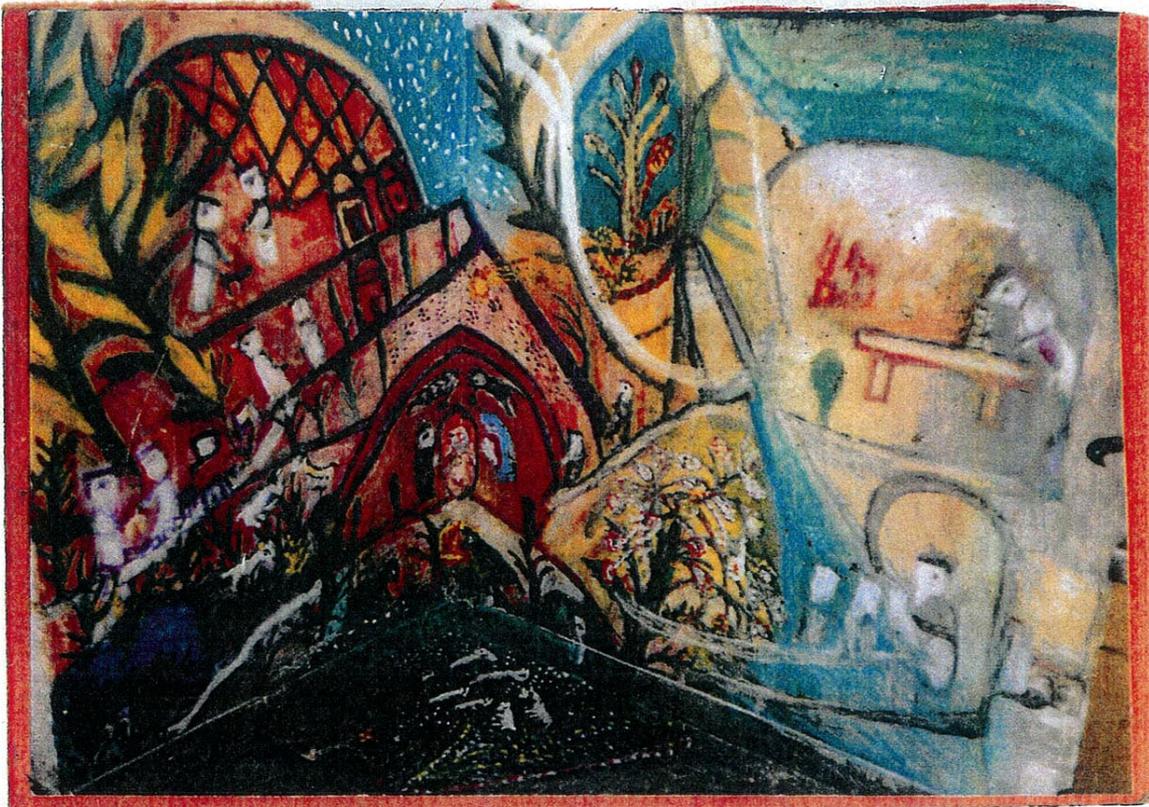
Pour mon amie Bonaria Manca

bergère et « peintresse aux mains éblouies »

« Je voudrais qu'il n'y ait plus que les peintres du dimanche et que durant cent ans on nous ficne la paix avec les autres qui encombrent les cimaises des musées... Après cent ans de ce régime d'aimable fantaisie, d'amateurisme et de rêverie devant la nature la peinture connaîtrait peut-être un renouveau... »

Blaise Cendrars

Cette nuit, j'ai rêvé de Bonaria. Elle dansait, chantait, virevoltait dans mon jardin, cueillait des fleurs pour s'en faire une couronne parfumée, comme on en voit sur la tête des femmes étrusques dans les tombes peintes de Tarquinia. Elle vint frapper à la vitre de ma chambre, sans doute pour me réveiller, puis tranquillement, elle s'envola vers le Latium, probablement pour fuir la pluie. Alors, je me suis demandé quand et comment j'avais rencontré Bonaria pour la toute première fois.



Ce fut, je crois, vers la fin des années quatre-vingts. J'étais alors directeur de la Villa Médicis à Rome et je me souviens qu'après un concert donné sur le Piazzale, dans le cadre du Festival RomaEuropa, à l'heure du « verre de l'amitié », j'avais été abordé par un chanteur roumain qui, ayant vu sur les murs de l'entrée de mon appartement privé, les nombreux tableaux de mes copains peintres naïfs d'Haïti, m'avait dit : « *Savez-vous que, sans courir aussi loin, tout près de Rome, sur la route de Viterbo, à Tuscania, nous avons une artiste de grand talent qui peint, un peu dans le style de vos amis haïtiens. Elle s'appelle Bonaria Manca.* »



Intrigué, curieux comme un chat, le week-end suivant, accompagné de mon ami Charles Brabant, réalisateur de films comme moi, nous avons roulé vers Tuscania, une ancienne petite ville étrusque de 7000 habitants, au Nord du Latium, avais-je lu dans mon vieux guide. J'avoue que jusqu'alors, je n'avais jamais entendu parler de cette bourgade, ni de son église San Pietro bâtie au temps de Charlemagne, sur l'emplacement d'un^e acropole étrusque.

Grâce au plan dessiné par le ténor roumain, nous n'avons eu aucun mal à trouver la maison de Bonaria, un peu en dehors de Tuscania.

Endimanchée, « sur son 31 » dirais-je même, avec une profusion de foulards multicolores autour du cou et peut-être même un chapeau biscornu sur la tête, Bonaria nous attendait derrière la fenêtre de sa maisonnette. Pour me souhaiter la bienvenue, d'un pas sautillant Bonaria est venu vers moi, m'a pris par la main tout en chantant une sorte de ballade sarde. Je ne savais que faire, que dire. Me fallait-il entrer dans la danse ou attendre la fin de cette chanson dont je ne comprenais pas le moindre mot malgré ma bonne connaissance de la langue italienne? Même cérémonie autour de l'ami Charles, encore plus médusé que moi. Enfin, brusquement, comme à l'opéra, avec une souplesse de jeune soubrette, Bonaria nous a fait une sorte de révérence puis nous a entraînés à l'intérieur de sa maison.

Et là : coup de foudre immédiat, stupeur même : sur tous les murs et jusqu'au plafond, il n'y avait pas un centimètre qui ne fût peint. Soudain, nous étions oignes, presque novés dans une polyphonie de couleurs où dominait le rouge. J'avais vite deviné qu'avec ces sortes de fresques Bonaria voulait sauver de l'oubli ses rêves d'enfance, protéger les membres de sa famille. Bref, nous étions devant un monde pictural parfaitement agencé et qui surprenait d'autant plus que vue de l'extérieur la maison de Bonaria était grise, banale.

Après tant d'années, mon admiration pour Bonaria n'a cessé de grandir au fur et à mesure qu'elle me permit de visiter plus avant sa grotte d'Ali Baba ; et par exemple sa chambre où, de chaque côté de son lit, elle a peint, afin de veiller sur elle j'imagine, son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. En face, s'ouvre la chambre aux trésors ; là, dans un apparent désordre - mais dont elle a toutes les clés - Bonaria entasse ses tableaux tournés vers le mur qui attendent patiemment l'amateur qui les emportera chez lui pour contempler une image du premier matin du monde.

Car, ces peintres qu'un peu rapidement nous appelons naïfs qui sont-ils? Des femmes, des hommes qui osent croire que le temps n'est rien, que la mort même

est une illusion, un passage et qu'au-delà de nos souffrances, de nos regrets, il existe, pour qui sait voir et entendre, un paradis, un âge d'or avec ses parfums, ses musiques. Un fraternel Eden, des sources de jouvence pour effacer nos rides, nos peurs.

De nos jours, un tableau naïf ne serait-il pas un talisman qui nous protégerait contre le mal de haute solitude ? Une étoile des nouveaux Rois Mages pour ouvrir dans le béton une fenêtre vers l'espérance ?



J'allais oublier : dans ses tableaux Bonaria ne se contente pas de reproduire, en les enrichissant, les paysages qui entourent son village ; non, car Bonaria a l'oreille fine, l'imagination féconde, ce qui lui permet d'écouter les peuples de la préhistoire qui lui parlent de sous la terre et dont elle recueille religieusement autour de sa maison les débris de leurs céramiques. Parfois ainsi, au bout de son pinceau, parvient-elle à tirer le portrait de ces géants qui campaient - Bonaria en est sûre - au bord de la rivière qui, paresseusement, coule au bout son jardin.

Peintre naïf, Bonaria. Oui !

Visionnaire, parfois.

Mystique même.

Cousine imprévue d'un Marc Chagall qui serait né très loin de Witebsk. Peut-être ?

Mais surtout, il me semble que les tableaux de Bonaria me protègent contre le mauvais œil, car en elle, ma merveilleuse Bonaria, se cache une fée Mélusine au grand cœur qui souvent n'est pas sans me faire penser à Marie, ma chère, ma très chère « Grand-mère Soleil »...

Jean-Marie Drot

Ecrivain

Auteur et réalisateur de films